

Ma plus
belle
histoire



Mars 2013

10^E ANNIVERSAIRE



**Fédération
des syndicats
de l'enseignement (CSQ)**

Enseigner, c'est s'engager de **A à Z.**



CSQ

Ma plus
belle
histoire

2013



Syndicat de l'enseignement
de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue (CSQ)

SEMAINE QUÉBÉCOISE
DES ADULTES EN
FORMATION



Centrale des syndicats
du Québec



Ma plus belle histoire

**Recueil de textes publié par le Syndicat de l'enseignement de l'Ungava et de
l'Abitibi-Témiscamingue (SEUAT),
en collaboration avec la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ)
et la Centrale des syndicats du Québec (CSQ)**

Coordination nationale du projet
Alec Larose

Réalisation graphique de l'intérieur
Annie-Claude Lachance
Mélanie Ruel

Réalisation de la couverture
Interscript

Secrétariat local
Francine Boucher

Supervision locale
Jacques Blanchet

Impression
SEUAT

Dépôt légal
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2013

Dix belles années d'histoires inspirantes



Il y a de ces anniversaires qui sont plus agréables que d'autres à souligner. C'est le cas du concours *Ma plus belle histoire*, cette belle aventure déjà rendue à sa dixième édition.

Avec raison, la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) peut être fière de cette initiative originale réalisée en collaboration avec la CSQ. Mais celles et ceux à qui revient la plus grande part de la fierté, ce sont certainement ces centaines d'adultes, plus de 3 000 au fil des ans, qui ont trouvé le courage de revenir à l'école, d'apprendre et d'oser écrire une histoire, parfois leur propre histoire. À travers leur participation au concours, ces adultes expriment leur volonté de prendre leur place dans la société, de prendre la parole, d'être des citoyennes et des citoyens à part entière.

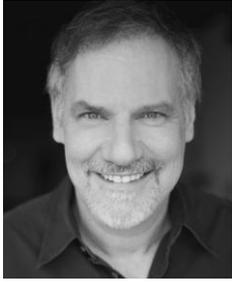
Ces centaines de textes sont autant de leçons de vie qui nous sont transmises. Derrière chacun d'eux, qu'il s'agisse de prose ou de poésie, se trouve une personne qui a décidé de vaincre les obstacles qui limitaient son horizon pour se dépasser grâce aux apprentissages et aux connaissances acquises à l'école.

Une bonne part de fierté revient également aux enseignantes et aux enseignants travaillant à la formation générale des adultes qui sont les véritables artisans de ces vies transformées. C'est également grâce à leur soutien que le concours prend forme chaque année. Il faut également souligner la précieuse contribution de leurs représentantes et représentants syndicaux, ainsi que des nombreux partenaires.

À ces écrivaines et écrivains en herbe qui ont noirci, sous l'inspiration de leur cœur et de leur intelligence, les pages de *Ma plus belle histoire*, à leurs enseignantes et enseignants, à tous ceux et celles qui ont aidé à nourrir, depuis tant d'années, cette belle aventure : joyeux 10^e anniversaire !

Manon Bernard, présidente
Fédération des syndicats de l'enseignement
(FSE -CSQ)

Louise Chabot, présidente
Centrale des syndicats du Québec
(CSQ)



Un concours qui grandit et qui fait grandir !

C'est avec une grande fierté que j'applaudis une fois encore tous ceux et celles qui ont fait du concours une si belle histoire ! Cela fait maintenant dix ans que des milliers d'intervenantes et d'intervenants s'investissent dans ce projet formateur et inspirant. Dix ans que jeunes et moins jeunes apprennent à se raconter grâce à une meilleure connaissance et à un meilleur usage de la langue française. Succès phénoménal ! Les bilans sont plus que positifs ! Des plans d'expansion dans la francophonie internationale sont à l'étude, Facebook sans fautes est peut-être même pour bientôt... Je vous le dis ! Tk !

Non, mais dix ans et l'engouement ne faiblit pas, bien au contraire ! Les participantes et participants ont été encore nombreux cette année et nos bénévoles ont été au rendez-vous, elles et eux aussi. Cela donne ce beau recueil que vous tenez entre les mains. Cela contribue à enrichir culturellement la société. Cela aide à mieux parler à celles et ceux que l'on aime, tout comme à celles et ceux que l'on aime moins. Le verbe a des vertus pacifiques, c'est connu. Il est préférable d'en venir aux mots plutôt qu'aux mains. On peut soit se parler, soit aller faire tinter des chaudrons sur la place publique pour essayer de changer le monde. Je préconise la première méthode. Jusqu'à ce que le couvercle saute, du moins !

Car il s'agit bien de changer le monde, ou à tout le moins de l'améliorer, non ? Le sien immédiat et celui des autres. Préférentiellement les deux en même temps, soyons éthiques. Améliorer sa situation sociale passe certainement par la maîtrise d'au moins une langue. Certaines et certains vous diront que deux c'est encore mieux ! C'est sûr, trois ou quatre même, ce qu'il faut pour travailler aux Nations Unies. Allez-y, foutez-moi un complexe ! Non, non. Toutes et tous n'ont pas à avoir les mêmes ambitions ! Ce qui est certain, c'est qu'il est souhaitable d'en connaître au moins une comme il faut, une langue. Chez nous, c'est le français. Une langue parfois subtile, parfois compliquée, farceuse, qui va jusqu'à écrire trait d'union sans trait d'union !

N'empêche, j'aime lire vos histoires. Les entendre lues à voix haute lors des lectures publiques. Ma plus belle histoire à moi, c'est qu'un de mes parents m'a inculqué le goût de lire. Ça été ma mère, ça aurait pu être mon père. Qu'il y en ait eu un, voilà ce qui m'a aidé. Trop souvent, les parents ne réalisent pas l'importance de l'apprentissage d'une langue et l'impact positif que cela pourrait avoir sur le destin scolaire et le destin social de leurs enfants. « Avec une langue, on va à Paris ! », lançait souvent ma mère d'un ton rieur. Comme pour nous rappeler que bien s'exprimer pouvait nous ouvrir des portes, débayer du chemin ou créer des ponts. Ça m'a marqué, cette foi en la parole qu'elle montrait. J'aimais la conviction qu'elle y mettait quand elle disait ça.

Les parents jouent un rôle irremplaçable dans cet apprentissage fondamental qui commence dès la petite enfance. Accompagner celles et ceux qui n'ont pas eu la chance d'avoir un parent apte à leur fournir ce passe-partout qu'est l'acquisition de la lecture et de l'écriture, voilà ce qu'il y a de grandiose dans ce que font les enseignantes et enseignants qui se prêtent au jeu de MPBH. Enseigner comment marier les mots, se faire une histoire, apprendre à parler pour exister. Dénrée rare et précieuse que ces éducatrices et éducateurs concernés et pertinents ! Proposer l'écriture comme outil pour sortir de son mutisme, pour s'affranchir de son mal-être solitaire ou encore pour célébrer la beauté de la nature, c'est tout simplement génial. Vous me faites heureux porte-parole ! Je gagerais qu'on pourrait aller à Paris avec *Ma plus belle histoire*... J'en ai parlé à ma mère, elle serait d'accord pour nous accompagner !

JiCi Lauzon



Mot de l'équipe nationale

Quelle tâche ingrate de ne retenir qu'une petite cinquantaine de textes sur 510... et de devoir en écarter autant alors qu'ils nous ont profondément touchés ! Tant d'histoires poignantes et envoûtantes, pleines d'espoir et de volonté !

Mais comment la sélection se fait-elle, vous demandez-vous ?

Notre démarche est fondée sur trois principes : la prudence, l'équité, la cohérence, le tout en recherchant la plus grande objectivité possible. Les textes sont regroupés par service d'enseignement (alphabétisation, 1^{er} cycle, etc.). Tous les genres ont leur place : poésie, prose, fiction de toutes sortes, fait vécu... L'accent est mis non pas sur l'orthographe, mais sur la qualité de la langue en général (notamment la structure de la phrase) et, en particulier, sur la narration : la cohérence, le rythme, l'originalité, le caractère inspirant.

Chaque texte est d'abord évalué individuellement et à l'aveugle par trois jurés, qui font partie d'une équipe de 70 personnes, composée pour moitié de membres de l'AREQ et pour moitié de l'équipe de la FSE et de ses collaborateurs, tous bénévoles. Les notes sont compilées pour déterminer les textes qui franchiront cette étape.

Il faut savoir que, dans le recueil, nous garantissons à chaque service une place proportionnelle au nombre de textes reçus. Si la francisation a fourni 60 textes sur 500, nous en publierons donc 6 dans le recueil (sur 50). Par précaution, nous ferons cheminer au deuxième niveau de sélection les 12 textes ayant la meilleure moyenne, tous ceux dont les notes sont proches ainsi que ceux qui ont une ou deux notes élevées parmi les trois reçues. Ce qui pourrait nous mener, par exemple, à un total provisoire de 20 en francisation.

Pour la sélection finale, une équipe responsable d'un service y compare entre eux tous les textes ayant franchi cette étape, en plusieurs vagues successives, avec de moins en moins de textes toujours en lice. Au total, un texte aura été lu de 5 à 11 fois. Une dernière phase permet ensuite d'attribuer les prix spéciaux.

Par conséquent, que tous ceux et celles qui ont pris leur courage à deux mains pour partager ces mots sachent qu'ils ont été lus et appréciés et que, bien des fois, il a fallu trancher entre des récits tous aussi séduisants. Merci de tout cœur à chacun et chacune, aux enseignantes et enseignants qui les ont soutenus ainsi qu'à tous ceux et celles qui ont contribué au concours !

Alec Larose, conseiller
Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ)



Mot de l'équipe locale

Nous sommes particulièrement fiers de nous associer à la FSE et à la CSQ afin de vous présenter le recueil de cette présente année, regroupant l'ensemble des textes soumis dans le cadre du concours MA PLUS BELLE HISTOIRE (CSQ).

C'est toujours avec un grand intérêt et un grand plaisir que nous prenons connaissance des textes présentés par les élèves de notre région. À chaque année, nous sommes toujours impressionnés de la grande qualité et de l'originalité des textes que les adultes en formation nous transmettent. Comme seuls les textes retenus par le comité de sélection sont édités dans le recueil MA PLUS BELLE HISTOIRE, nous renouvelons pour une deuxième année consécutive notre projet de production et distribution d'un recueil régional afin de mettre en valeur et de partager l'ensemble des œuvres soumises.

Nous tenons à féliciter tous les adultes qui ont soumis un texte pour le concours, particulièrement ceux qui se sont mérités une mention spéciale. Les gagnantes de notre belle région sont Kim Dufour-Breton (Logan mon amour) du centre de Chibougamau et Mélanie Séguin (La route) du centre Élizabeth-Bruyère.

Nous aimerions aussi souligner le travail des enseignantes et enseignants qui ont accompagné et soutenu nos jeunes auteurs tout au long du processus. Des félicitations spéciales à ces enseignantes dont les élèves se sont démarqué(e)s, Madame Chantale Jean du Centre Chibougamau, Madame Suzie Robichaud et Madame Chantal Allaire du Centre Élizabeth-Bruyère de Rouyn-Noranda.

Bonne lecture de cette deuxième édition du recueil d'une longue série de succès !

Luc Gravel, président
Syndicat de l'enseignement de l'Ungava
et de l'Abitibi-Témiscamingue
(SEUAT)

Paule Gagné, directrice du district
de la Baie-James (SEUAT)
Responsable du réseau de la
formation générale des adultes
(SEUAT)

Le prix Coup de pouce

Nous avons l'immense fierté de souligner le dynamisme et le travail exceptionnel accompli par :

- ***l'équipe enseignante du Centre de formation générale Le Retour (C.S. du Lac-Abitibi), à La Sarre***
- ***l'équipe enseignante du Centre Élisabeth-Bruyère (C.S. de Rouyn-Noranda), à Rouyn-Noranda***
- ***l'équipe enseignante du Centre L'Horizon (C.S. de l'Or-et-des-Bois), à Val-d'Or***
- ***l'équipe enseignante du Centre le Trait-d'Union (C.S. de l'Or-et-des-Bois), à Malartic***
- ***l'équipe enseignante du Centre La Concorde (C.S. de l'Or-et-des-Bois), à Senneterre***
- ***l'équipe enseignante du Centre de formation générale des adultes de la Baie-James (C.S. de la Baie-James), à Chibougamau***

avec le soutien du Syndicat de l'enseignement de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue (SEUAT)

**Votre engagement, gage du succès de ce concours,
est une véritable source d'inspiration.**

**Au nom de tous vos pairs,
enseignantes et enseignants,
félicitations !**

Parmi les initiatives des membres de ces équipes et des syndicats locaux qui les ont activement soutenus, mentionnons :

Au chapitre de la promotion :

- Implication et concertation de plusieurs enseignants et enseignantes pour une meilleure stabilité du projet ;
- Participation de plusieurs services d'enseignement (alphabétisation, présecondaire, insertion sociale, etc.), y compris dans les centres de détention ;
- Tournée de promotion dans les classes (au lancement et avant la date de retour) ;
- Diffusion en grand nombre des affiches, formulaires et anciens recueils ;
- Intégration dans le cadre d'activités de lecture et d'apprentissage dans les classes ;
- Création de versions thématiques (*Ma plus belle histoire... d'amour, d'horreur*) ;
- Utilisation des circuits télévisuels internes pour de la publicité en circuit fermé ;
- Jumelage avec la Semaine du français, la Francofête, etc. ;
- Participation du syndicat au sein de la Table régionale de la Semaine québécoise des adultes en formation (SQUAF).

Au chapitre de la célébration et de la valorisation :

- Bonification des prix, création de certificats locaux ;
- Sélection locale de textes gagnants additionnels ;
- Recherche des élèves participants ;
- Cérémonie de remise de prix et lecture publique en présence des élèves du centre, des autres personnels du centre et de la commission scolaire, des partenaires et de la communauté (invités, auteurs, familles, anciens élèves, etc.) ;
- Enregistrements audio-vidéo des lectures, photographies ;
- Conférence de presse ;
- Activités pédagogiques et de lecture individuelle des textes ;
- Production d'un recueil local comprenant les textes de tous les élèves participants ;
- Articles dans les journaux locaux, syndicaux et scolaires et les médias électroniques ;
- Création d'une page web ;
- Participation et lecture publique à des émissions de radio ou de télévision et tirage de recueils parmi le public ;
- Mention au Conseil des commissaires, à la Direction générale, au Conseil d'établissement, à l'Assemblée des personnes déléguées ;
- Plaques commémoratives, Mur des célébrités, bannières et autres affichages dans le centre et à l'extérieur ;
- Célébrations lors d'activités syndicales avec l'équipe enseignante et les élèves (reconnaissance, soupers, etc.) ;
- Réalisation d'une bibliothèque dans l'école ;
- Participation à La Grande Lecture, coordonnée par l'Institut de coopération pour l'éducation des adultes (ICÉA), en collaboration avec la FSE-CSQ.

Sommaire

1. Logan, mon amour

Kim Dufour-Breton

Page 13

2. La route

Mélanie Séguin

Page 14

3. Alexandre a un rendez-vous

Alexandre Naud

Page 16

4. Au revoir

Tommy Thibodeau

Page 17

5. La coupe maudite

Stéphane Frève

Page 19

6. La forêt et les surprises

Jean-Marc St-Laurent

Page 21

7. La guitare

Dominic Deshaies

Page 22

8. L'incendie

Jessica Neveu

Page 23

9. Le nouveau monde

Sébastien Beaudet

Page 24

10. Mon père, mon héros

Marie-Ève Bordeleau

Page 25

11. Témoignage

Mario Dessureault

Page 26

12. Tunnel sans fond

Daphnée Montambault

Page 28

13. Une enfance fantastique

Thomas Labbé

Page 29

14. Une enfance saccagée

Isabelle Boivin

Page 31

15. Une soirée presque meurtrière

Camille Naud

Page 33

16. La princesse aux cheveux rouge feu

Élisa Beauregard

Page 34

Note : les textes ont été reproduits dans leur intégralité et sans retouche.

1. Logan, mon amour

Et si quelque chose lui arrivait, et si quelque chose m'arrivait à moi.

La grossesse nous amène à nous poser des questions autant raisonnées qu'irraisonnées. On passe par toutes les émotions et bien souvent on se remet en question. Va-t-on y arriver ? Notre couple est-il assez solide ? Nos neurones surchauffent et ce n'est qu'un début.

C'était un 13 décembre 2010 lorsque j'ai su que nous étions maintenant deux dans ce même corps. À partir de ce jour, tout allait changer. Les grandes décisions devaient bientôt prendre place. Je n'avais que 17 ans. Je n'avais quasiment rien vu, rien vécu. J'avais toute la vie devant moi. Les gens jugent énormément ce genre de situation. Le regard que portaient les gens sur moi était important. Je n'avais pas terminé l'école et je n'avais pas planifié quelque chose ce « si jamais » qui m'arrivait. On se pense invincible, on croit que tout arrive aux autres, mais pas à nous jusqu'au jour où la réalité nous « frappe au nez ».

Février 2011, j'ai deux mois de grossesse. Je me sens prête. Je suis prête ! J'ai décidé de te garder. Ton père était si content. Il était toujours à mes côtés pour me rassurer. Lui, il était déjà prêt. Son enthousiasme me faisait peur parfois. On voyait qu'il allait devenir un très bon père. Il avait des tas de questions, il en était beau à voir ! Tandis que moi, je courais à la recherche de moi-même. La réalité faisait partie de mon lot d'interrogations. Tu étais si petit, mais dorénavant si important.

Plus les jours avançaient, plus mon corps changeait. Mon petit corps de jeune femme devenait gros et lourd. J'avais faim, toujours faim. Mes hormones ne m'ont pas mené la vie facile. Je complexais avant même d'être enceinte avec mes 115 livres « toute mouillée », ça n'avait plus rien à voir avec mes 170 livres. J'avais peur, peur de ne plus être belle, peur que mon amoureux ne me trouve plus attirante et que ça me prenne des années à m'en remettre. Une chose était sûre, c'était toi qui allais m'aider à m'en sortir, c'était toi qui allais devenir ma fierté quotidienne et pour le reste, je me battrais chaque jour pour y arriver.

À sept mois de grossesse, ta chambre était déjà prête, tes vêtements étaient achetés et nos cœurs devenaient impatients de te voir. C'est à 37 semaines que le grand jour arriva. Si tu savais à quel point j'étais heureuse. Le sentiment qui m'habitait était indescriptible. Tu pesais 7,3 minuscules livres. Tu étais si mignon. Je débordais tellement d'amour. C'était le jour le plus merveilleux de toute ma vie.

Oui, c'était une naissance comme les autres. Il ne s'est rien passé de réellement dangereux, rien qui a marqué l'histoire. À cette période nous étions le 28 octobre 2011. Toutefois, la première neige s'est installée avec ta venue. C'était beau ! La neige virevoltait dans un scintillement bercé par le vent, comme si elle attendait ta venue. C'est ce soir-là que tu es sorti dans mes bras.

Texte gagnant

Élève : **Kim Dufour-Breton**, 4^e secondaire

CFGA de la Baie-James (Chibougamau), CS de la Baie-James

Enseignante : Chantale Jean, SEUAT

2. La route

Je venais juste de débarquer à Montréal, je galérais sur les routes de la Transcanadienne depuis déjà trois ans. Sur le parcours entre Victoria et Montréal, j'avais eu la chance de découvrir tous les bas-fonds de chaque ville où les rejetons de notre belle société se désillusionnent en silence. Putain, j'avais plus de vingt mille kilomètres au cul et de me retrouver ici, après un hiver sous la pluie épaisse de l'ouest, me remontait le moral. J'allais retrouver toute la meute, Jr, Criss, Taz et des dizaines de voyageurs arrivés directement des voies ferrées de l'oubli et leur jolie gueule fraîchement décongelée. On se retrouvait parfois dans les déserts de la route, sous un ciel ancestral au creux d'une ville dans l'ombre de l'après-midi. Chacun poursuivant une quête sacrée, la réminiscence du murmure d'un écho lointain, un paradis perdu...Montréal, encore une fois, me promettait ce qu'elle ne m'avait jamais donné, mais j'aimais croire en ces matins pleins d'espoir, toute la ville ressemblait alors à une jolie bête qui sommeillait. J'allais regagner le quartier qui se situait à mi-chemin entre l'est et l'ouest de la ville. Naguère, j'avais l'habitude de traîner dans ses rues et j'y connaissais les paumés de toutes les races, de gros et grands gaillards, des types bâtis à même la terre brute, expulsés tout droit de ses entrailles.

C'est Criss qui se pointa le premier. Il était foutrement mal en point. Il avait l'allure d'un punk défraîchi par les années, comme une toile de Riopelle qui aurait mijoté dans une vieille poubelle crasseuse un jour de canicule. Cette putain d'œuvre d'art était foutue, ses couleurs lui avaient toutes dégouliné dessus, l'imprégnant maintenant d'un brun sale et morne. Il avait fricoté tout l'hiver avec une junkie de Vancouver et s'était lui-même éméché à plusieurs reprises jusqu'à ce qu'il se retrouve complètement déplumé, accro et à la rue. Je décidai de le suivre. Du haut de mes vingt ans, j'avais cette inconscience du danger qui pousse les jeunes à jouer avec leur vie avec insouciance. On alla chez son revendeur, il venait d'Arabie saoudite et il possédait la meilleure came de la ville. Il se la faisait livrer en petits paquets par bateau directement au vieux port. Il avait une gueule merveilleusement inquiétante, avec son dichdacha, ses yeux injectés jaunâtres d'opium et sa barbe touffue. Il avait l'air de l'un des quarante voleurs échappé tout droit des Contes des mille et une nuits d'Ali Baba et qui se serait transformé en caïd occidental. Criss fit la transaction pendant que j'attendais dans l'entrée, puis nous quittâmes les lieux. Bon Dieu que ce mec me plaisait, même tout amoché par la vie, il avait gardé tout son charme. Il était un être hypersensible trouvant beauté et tristesse en tout, s'émerveillant et jurant en même temps. Un de ces êtres trop sensibles qui ne peut accepter toute la laideur, l'injustice et la tristesse du monde. Il était un enfant de la terre, un esprit libre qui s'appartenait et moi, en quelque sorte, je lui ressemblais. Nous marchâmes pendant un moment, puis nous nous dirigeâmes à notre gauche dans une ruelle déserte. La ruelle la plus splendidement infecte comme celle que l'on voit dans les films, avec ses gros conteneurs à ordures, ses escaliers rétractables et ses graffitis écrits à la hâte par des jeunes surexcités. Le sol était maculé de taches d'huile à friture usée que les restaurateurs déversaient dans de gros barils près des poubelles qui débordaient jusque sur le bitume. L'exhalaison pestilentielle de tous les rebus de l'homme, ainsi sentait secrètement l'humanité, l'odeur de la surabondance qui pourrissait. Le soleil n'y pénétrait jamais et on n'y entendait que le vrombissement sourd des voitures. Cela donnait l'effet d'un sanctuaire et je m'y sentis bien....Il prépara la came et m'en offrit une part. Je me sentais comme Dieu le père tout puissant. Tout s'offrait à moi sous des facettes infinies, en particules d'éternité. Vivre en cette vie ou une autre, quelle était la différence ? Il me semblait que nous étions destinés à vivre toutes les émotions et les situations possibles de ce monde et j'acceptai. Je ne craignais pas la mort. Je ne craignais pas les voyages solitaires, j'y étais habituée, je connaissais l'inconnu, je connaissais les routes qui nous mènent partout et nulle part à la fois. Je pris ma dose et Criss commença à jouer de la guitare. Il la trainait partout, elle était le seul vestige de sa vie passée, le seul bien qui eut valu la peine d'être sauvé. Il joua quelques notes au début, puis des mélodies peuplées de mystères aux reflets de forêts brumeuses s'éveillant au matin, il joua des horizons azurés aux beautés impénétrables dansant entre ciel et terre. Ne faillant pas une seconde à l'intensité de chaque note, portant mon voyage à son

paroxysme vers des lieux inconnus, je m'endormis... Mon souffle virevoltait lentement autour de moi, il descendait en tournoyant légèrement, puis il s'est arrêté doucement sur le trottoir. Ma vie était en suspension : ma vie, ce merveilleux prélude à la mort... J'entendis des voix, des murmures d'un autre monde : « Marie-Anne, Marie-Anne... »

Le reste ne fut que confusion, les lumières s'agitèrent aux vitres teintées noires, de grands coups me ramenaient sur le bord du rivage et des hommes tout en blanc, comme des anges, me dénudant : l'écho lointain d'un paradis promis.

Je repris conscience quelques heures plus tard à l'hôpital, en salle d'observation. Putain, cela me prit un bon moment à comprendre ce qui m'était arrivé. Il y avait un vieux qui était allongé à ma droite, il était si pâle que sa peau luisait dans la pénombre. Il ressemblait à un macchabée si menu et si fragile, il avait dû être victime d'une crise cardiaque. Je me dis que j'avais probablement la même allure, nous partagions cette même fragilité et cela me fit pleurer. Des torrents silencieux jaillirent de mes yeux... Douleur muette de tout ce que j'aurais pu perdre, pleurs étouffés de douleur, tout mon être tendait vers un moment extralucide où je réalisais toutes les blessures enfouies en moi... J'étais seule, seule au monde face à ma mort. Personne ne savait ce qui m'était arrivé. Je venais de mourir et j'affrontais cela seule... Je me sentais comme un enfant face au mystère de la vie... Je renaissais d'un grand trou noir qui consuma tout souvenir et, comme quelques instants avant ma naissance, j'étais seule, j'avais mal... Je me rendormis. Quelques heures plus tard, je regardai mon voisin de chambre à nouveau, je songeai que, parmi les milliards d'humains sur la Terre, nous étions les deux êtres réunis en cette chambre en ce moment précis, en ce lieu, deux êtres qui ne se parleraient jamais et qui, pourtant, avaient vécu une des plus grandes expériences de leur vie côte à côte : le retour à la vie.

Je partis de nouveau quelques semaines plus tard après m'être remise, mais cette fois-ci, vers l'est. Tout en moi faisait allusion à un nouveau départ et je ressentais cela profondément à chaque instant. Chaque nouvelle pensée, chaque geste, chaque lever et chaque coucher de soleil, chaque personne rencontrée, chaque mot écrit et chaque nouvelle feuille blanche me donnaient la chance de renaître des milliards de fois et cela était merveilleux.

Texte gagnant

Élève : **Mélanie Séguin**, 2^e cycle

Centre Élisabeth-Bruyère (Rouyn-Noranda), CS de Rouyn-Noranda

Enseignantes : Suzie Robichaud, SEUAT

Chantal Dallaire, SEUAT

3. Alexandre a un rendez-vous

Alexandre a un rendez-vous le 23 octobre 2012 avec un homme d'affaires pour du travail :

J'arrive et je m'installe et je dis : « Bonjour ». Nous commandons du café et nous commençons à parler de notre santé et des nouvelles des environs. Mais c'est bizarre, il n'a pas parlé de sa santé à lui.

Nous abordons le sujet de sa compagnie et il m'offre un poste de mécanicien. « Alex, dit-il, il faut que je te dise quelque chose, j'ai un gros cancer qui m'affaibli. Il ne me reste plus grand temps. » Il ajouta : « il faudrait que tu prennes ma place au garage ». Je lui répondis que j'étais d'accord. Et j'ajoutai : « je commence quand? » Il affirma que je devais commencer cette semaine. Il fallait qu'il me montre comment fonctionnaient les finances, que je te fasses connaissance des employés et le salaire. Comment fonctionne les *chain block* ? « Je vais te montrer ton bureau de travail, mais il faut que tu ailles aider les autres employés. ». Après un mois d'entraînement, le patron, Robert décède.

C'était un homme de parole et de principe. Il travaillait au garage lorsque mon père le connaissait. Il était un excellent mécanicien. Pour ma part, je continue à tenir le chemin de la victoire. Comme propriétaire, je tiens le garage à bon goût je rénove.

Je suis un bon mécanicien, un mécanicien hors pair! Tellement que je répare quasiment tous les camions, les pelles mécaniques et les fardières. Je répare l'usure normale avec mes employés comme : changer le système de frein, le cochon d'engrenage, le système hydraulique, la transmission et le système électrique. Je suis devenu un bon mécanicien hors pair, spécialisé dans la machinerie lourde Diesel.

Je deviens propriétaire d'un garage de mécanique Diesel, c'était mon rêve d'avoir une petite compagnie à moi. C'est réaliser! Dans une compagnie, il y a des beaux temps et des temps durs a passé à cause de l'argent. Investir dans sa compagnie personnelle, ce n'est pas mauvais et s'équiper en outils neufs (clé à molette, barre de force, criquet, etc.), ça fait du bien. Investir dans une compagnie, il faut parfois être juste pour voir ce que l'on vaut. Ça aussi, ça fait du bien!

Cinq ans plus tard, au fil de ma carrière, j'ai tellement travaillé que je n'ai pas pris de vacances pour voyager. Une compagnie, il faut que tu fasses des sacrifices pour continuer à rouler. Plus de machinerie lourde dans le garage équivaut à plus d'argent. Les paiements entrent pareillement. Aussi, il faut que je paie mes comptes. Il faut faire des bons choix dans la vie avec une compagnie entre les mains. On a juste une vie à vivre. Choisir le bon chemin pour votre métier d'avenir, c'est ne pas prendre son temps. C'est pas de la tarte une compagnie!

Les rêves peuvent devenir la réalité avec de l'espoir et de la détermination. Même s'il y a des personnes malades, nous continuons d'avancer. Je ne laisse jamais personne tomber de haut. La chance tourne une fois, « vas-y et prend ta place » voilà, ce que me disais Robert avant de faire son dernier voyage.

Élève : **Alexandre Naud**

CFGA de la Baie-James (Chibougamau), CS de la Baie-James

Enseignante : Chantale Jean, SEUAT

4. Au revoir...

Bien voilà, il y a l'existence qui butine et qui fait son chemin. De ces secondes fugaces qui éclatent sur l'horloge du temps. Au final, il ne restera que des souvenirs et des morceaux de vie... mais, il ne faut pas pleurer, jamais!

Le passé est créateur de présent et constructeur d'avenir. Un futur qui se forge à coups de rêves et de courage. N'oubliez jamais, que vous êtes seul maître de votre destin et qu'à cœur battant, s'ouvre le firmament.

Déjà trois années, que je vague et divague sur les bancs du Retour. Un retour qui au premier jour me semblait déjà vain. Je dois avouer le plus honnêtement du monde que je n'y croyais pas. J'étais un peu perdu dans ma tête. Un rêveur éveillé, échoué sur la lune de ses pensées. Détrompez-vous, je ne suis pas aveugle! La Terre était à portée de vue de mon perchoir. J'ignorais seulement que je marcherais sur ses rivages un jour. Un petit pas pour Tom, un grand pas pour sa destinée!

Je fabule virgule, mais je ne peux partir sans ancrer ma plume une dernière fois. Je veux qu'elle s'attache à ce papier... comme la mer à son quai. Toute histoire a besoin d'une fin. Je ne veux pas que l'on parle de moi et d'une oeuvre inachevée. Je ne suis pas Léonard de Vinci... Mon oeuvre est inéluctablement achevée! Je parle évidemment de l'obtention de mon D.E.S et de mon évolution intérieure. Au moment même où mes mots dansent le flamenco sur ces pages, mon parcours se dirige vers sa conclusion. J'aurai ma pleine victoire avant le jeune printemps.

Vous savez, avant de partir, j'aimerais vous léguer un grand secret. Un mystère qui une fois démystifié, vous guidera vers le succès. Pour réussir votre retour à l'école... il vous faut un but! Un rêve qui fait battre votre cœur et émoustille vos pensées. Il faut voir ce but comme le diamant de votre conquête... Vous connaissez maintenant le plus grand secret de la réussite. Moi, j'ai mis du temps à le comprendre, deux longues années. Des années interminables où je n'avançais pratiquement pas. Je n'étais là que pour passer le temps et essayer de me trouver dans l'univers. J'errais sans but avec l'espoir que la vie fasse tout pour moi. Un jour, la vie cesse de vous lancer des bouées et vous devez apprendre à nager.

Dans quelques mois, je deviendrai soldat d'infanterie dans les Forces canadiennes. Je deviendrai! Oui, car c'est une certitude. J'ai enfin compris qui j'étais vraiment, ce que je voulais accomplir dans ma vie. Tommy le rêveur... J'ai toujours cru que j'étais né pour réaliser de grandes choses. Vivre une vie qui fait la différence pour les gens dans le besoin. Comme fantassin des Forces canadiennes, j'aurai la chance de faire une vraie différence. Évidemment, vous comprendrez que mon choix ne fait pas l'unanimité... Ma famille a peur pour moi, elle appréhende mon départ imminent. Je me dois de les comprendre, car c'est un métier à haut risque. Moi, je vois cela d'un autre angle. Les groupes canadiens d'infanteries n'ont pas le combat comme mission première; ils sont déployés à l'étranger pour aider à la reconstruction et au maintien de la paix. Ils jouissent d'une réputation sans pareil autour du globe.

Je suis seul maître de mon destin et il n'en tient qu'à moi de me réaliser. C'est le but que je me suis fixé et grâce à lui, je serai bientôt finissant. Tommy Thibodeau est fier de vous dire qu'il a également perdu cinquante livres. La volonté d'atteindre mon but m'a guidée vers la réussite scolaire et j'ai repris le contrôle sur ma santé... Je forge mon futur pour qu'il devienne mon présent.

C'est simple, ayez un but, un rêve, un idéal... N'attendez pas que l'on vous sauve, sauvez-vous vous-même! Ne vous contentez jamais du minimum, visez toujours le maximum! L'expression dit: «The sky is the limit» et pourtant des gens vont dans l'espace. Je veux seulement vous prouver que c'est possible de réussir son retour aux études. Moi, jadis, j'étais décrocheur et aujourd'hui j'ai raccroché!

Bien sûr, il est clair que je n'abandonnerai pas mon cœur d'artiste. Je peux très bien continuer mes écrits à temps partiel. Comment pourrais-je oublier mon premier amour? L'écriture ma libération, mon exutoire, mon âme sœur... Ces brefs moments de grâce où la tête et l'esprit ne font qu'un. Le tome deux de mon aventure poétique croisera le fer avec le marché bientôt. Si le premier servait d'échappatoire à mon âme, celui-ci s'imprègne de l'encre de mon cœur. J'ai besoin d'écrire comme j'ai besoin d'air. Qui sait quel genre de soldat je ferai? Peut-être ne sortira-t-il que des plumes de la bouche de mes canons? Peu importe, je suis heureux aujourd'hui! J'ai enfin les deux pieds sur Terre... En ce jour, je me déclare capitaine du paquebot de ma vie. Victoire!

Je n'oublierai jamais mon passage au centre Le Retour. Ce fut les trois années les plus enrichissantes de ma vie. J'ai rencontré des humains formidables et inoubliables. Des enseignants qui méritent une palme d'or, pour leur passion et leur dévouement. Ils sont tel un majestueux dôme de motivation, pour tous les élèves qui les ont côtoyés. Je me suis fait des amis d'éternités et des souvenirs qui resteront gravés. Mon histoire, c'est la vôtre et celle de tout le monde à la fois... Un élan de courage, faiseur de rêves et d'espoir. Il y aura vous, à bout de doigts décrocheurs d'étoiles. Il y aura moi, les ailes déployées sur nos chemins entrecroisés... D'une voix qui portera plus loin que l'imagination et le cœur d'un enfant, qui rêve d'être grand!

À cœur battant, s'ouvre le firmament!

Voici la fin... de ma plus belle histoire.

Au revoir...

Élève : **Tommy Thibodeau**

Centre de formation générale Le Retour (La Sarre) , CS du Lac-Abitibi

Enseignante : Julie Drolet, SEUAT

5. La coupe maudite

Vers la fin du 18^e siècle, dans un petit village au sud de l'Angleterre, vivait un jeune paysan nommé Milos. Il avait fière allure, malgré qu'il n'était qu'un pauvre fermier. Il était grand et fort pour ses 16 ans. Ses cheveux étaient noirs et très courts, ses yeux bleus comme le ciel étaient frappants au premier coup d'œil. Ce jeune homme allait bientôt vivre une aventure qu'il n'oublierait jamais.

Par une belle matinée ensoleillée, il se rendit au marché pour acheter un cadeau à son père, car c'était l'anniversaire de ce dernier dans deux jours. Il avait trouvé beaucoup d'articles intéressants comme un oreiller fait de plumes de canard, un très beau chandelier en argent et un magnifique jeu d'échec fabriqué à la main, sauf qu'ils étaient tous bien trop cher pour sa bourse. Tout à coup, un vieil homme s'approcha de lui en tenant un étrange objet. C'était une très belle coupe sculptée dans le bois avec l'effigie d'un dragon, excepté qu'on aurait dit qu'il bougeait. Le marchand, voyant l'émerveillement dans les yeux de Milos, prit la parole en premier :

- Tu as l'air de chercher quelque chose?
- Oui, je suis à la recherche d'un cadeau pour l'anniversaire de mon père!
- Cette coupe semble t'intéresser?
- Je la trouve vraiment belle, mais je crains qu'elle soit au-dessus de mes moyens.
- Si tu la veux, je te la donne.
- Pour vrai? Et bien, je ne sais pas quoi dire...
- Merci?
- Merci énormément!

Milos n'observa le dragon gravé sur la coupe qu'une fraction de seconde et releva la tête pour remercier le marchand encore une fois. Entre-temps, ce dernier avait disparu. Il le chercha quelques instants et ne le trouva nulle part. Heureux de son acquisition, il retourna à la ferme familiale.

Celui-ci ne se doutait pas du tout de ce qui s'était produit durant son absence. Rendu à proximité de la maison, il se rendit compte que toutes les poules étaient couchées sur le dos. Il essaya d'en réveiller quelques une, mais en vain, elles étaient mortes. Milos ne comprenait pas ce qui était arrivé à ces pauvres bêtes. Il entra dans la maison et fut pris d'un très grand malaise en apercevant son père étendu sur le plancher. Il se pencha au-dessus du corps inanimé et le secoua fortement. Rien à faire, ce dernier était bel et bien mort. Un flot de larmes coula alors sur ses joues. Comment cela a bien pu arriver, pensait-il. Pourtant son père se portait très bien avant son départ pour le marché... Tout à coup, une lumière étincelante illumina toute la pièce.

Milos se rendit compte rapidement que la lumière émanait de la coupe. Quand il essaya de la saisir, le petit dragon le mordit à la main. Comme par magie, le sang ne coulait pas des deux minuscules trous laissés par les crocs du dragon, ils se refermèrent en l'espace de quelques secondes. Milos fut très surpris, il n'avait même pas mal. Alors, il tenta à nouveau de se saisir de la coupe, mais cette fois-ci avec succès. Aussitôt que sa main se posa sur la coupe, il fut aveuglé d'une lumière si brillante qu'il dut fermer les yeux.

Quand il ouvrit ses yeux de nouveau, il se trouvait maintenant couché dans son lit sans aucun souvenir de ce qui s'était passé quelques instants plus tôt. Seulement la morsure du petit dragon était encore visible sur sa main. Il se leva et alla s'asseoir dans la cuisine. Il contempla sa main plusieurs minutes. Puis soudain, il se souvint de tout. Sa rencontre avec le marchand, la coupe, le dragon, la morsure, mais par-dessus tout la mort de son père. Il quitta la maison rapidement et constata que son père se trouvait au champ en bien bonne forme.

Milos décida alors de retourner voir le commerçant qui lui avait donné la coupe. Sur place, il le trouva très rapidement. Il fut très surpris d'apercevoir la coupe dans les mains du vieil homme.

- Monsieur! cria-t-il.
Le marchand leva la tête.
- Tu as l'air de chercher quelque chose?
- Oui, j'étais à la recherche d'un cadeau d'anniversaire pour mon père et vous m'avez donné cette coupe.
- Je ne crois pas! Si c'était le cas, je m'en souviendrais.
- Mais le dragon sur la coupe m'a mordu!
- Regarde bien cette coupe, il n'y a pas de dragon dessus.

Il regarda la coupe et se rendit compte qu'il disait la vérité. Le dragon n'était plus là. Alors il quitta le marchand pour retourner voir son père. Rendu chez lui, il le trouva assis dans sa chambre. Il alla le rejoindre et le serra si fort qu'il faillit lui briser les os. Son père ne comprenait pas le comportement qu'avait son fils, mais lui, il savait qu'il l'avait vu mort.

Depuis ce jour, Milos n'offrit plus jamais de cadeau d'anniversaire à qui que ce soit, car le plus beau cadeau qu'il pouvait offrir était l'amour. Jamais plus il n'accepterait de présent de la part d'un étranger.

Élève : **Stéphane Frève**

Centre Élisabeth-Bruyère (Rouyn-Noranda) , CS de Rouyn-Noranda

Enseignante : Karine Sallafranque, SEUAT

6. La forêt et les surprises

Robin, un homme dans la vingtaine, décida d'aller faire un petit tour de chasse avec ses amis. Marcus et Paul étaient ses deux meilleurs amis depuis leur enfance. Ces jeunes vivaient en couple. Ils avaient tous les deux des enfants. Ils partirent un vendredi soir pour la chasse afin de revenir dès le dimanche. Ils étaient très heureux de partir à la chasse et de prendre l'air frais.

Dans la nuit du vendredi, Paul décida d'aller marcher. Le moment était mal choisi, car le Unlightman était présent. Cette créature fantomatique, que personne n'avait réellement vue, aimait tuer les gens. Ce soir-là, la nuit était noire avec un vent qui glaçait le sang. Paul entendit un bruit qui venait du fond des bois. « Ce n'est pas normal, pensa Paul. Personne ne vient ici. » Il décida d'aller voir avec son arme. Le Unlightman était là. Paul pouvait ressentir une présence. Il tressaillit et figea sur place, incapable de retourner au camp de chasse. Le Unlightman partit avec Paul.

Robin et Marcus se réveillèrent avec l'éclat du soleil sur le visage. Tout à coup, Robin paniqua : il chercha Paul, mais Paul n'était plus là... ils ne cessèrent de le rechercher toute la matinée. Ils devaient faire vite. Robin eut une idée. Il avait dans son chalet un détecteur de métal. Et, si Paul était parti avec son arme, il pourrait le retrouver. Ils commencèrent la recherche et la poursuivirent pendant deux heures. Marcus trouva un indice; il détecta du métal et découvrit le canon de l'arme, un calibre .12 : « Paul ne doit pas être très loin » dit Marcus. Ils trouvèrent les traces de l'emprunte des souliers et les suivirent. Cela faisait environ 30 minutes qu'ils marchaient au beau milieu de nulle part. Le temps passa et le soleil commença à descendre. Il fallait faire vite avant que le jour ne disparaisse. Marcus lui n'avait plus confiance de retrouver son ami, mais Robin, lui, l'obligea de continuer. Au fond des bois, ils aperçurent une lumière. C'était une chance pour eux! Celle de retrouver leur ami.

Ils arrivèrent sur les lieux, c'était un chalet particulier, plutôt bizarre, car partout on lisait Unlightman écrit avec du sang. Ils devinrent vraiment inquiets, nerveux et affolés. Il était 18 heures, le soleil disparaissait, bientôt il serait couché et bientôt, aussi, il ferait noir. Ils devaient agir! Ils rentrèrent dans le chalet et récupérèrent la lampe et le reste du calibre .12. Tout à coup, ils se rendirent compte que c'était bien l'autre moitié de l'arme appartenant à Paul. « Mais comment cette arme avait pu apparaître ici? » se dirent-ils. Ils se posèrent de nombreuses questions et, dans leur tête et, dans leur corps, tout se mit à chavirer.

Marcus trouva une enveloppe cachetée sur un lit. Ils regardèrent avec nervosité l'enveloppe et trouvèrent de nombreuses photos de gens décédés. Le pire arriva : Paul était dans les photos. Derrière la photo, on pouvait lire : « Dead ». Ils comprirent tout de suite que le Unlightman était un tueur de nombreuses gens. Il fallait partir au plus vite : ils étaient chez le Unlightman! Le soleil commença à se coucher. La nuit tomba. Ils devaient trouver une solution. Ils décidèrent de partir, c'était trop risqué. En sortant du chalet, la porte craqua, le vend glacé les figea. Ils entendirent des bruits bizarres provenant de la forêt. Ils savaient à quoi s'attendre, car le Unlightman, éclairé par la lampe de poche, était-là! Il n'avait aucun visage, il portait un habit propre et il avait la peau très blanche. Le Unlightman était planté devant eux. Ils l'aperçurent pour la première fois sous les rayons de la lumière. Il ne bougeait pas. Il les regardait. Robin remarqua qu'il n'avait pas de bouche. Puis, un cadeau du ciel vint les sauver! Marcus trouva un véhicule. Ils foncèrent sans hésiter sur le Unlightman, aveuglé par les phares de la vieille Ford F-150. Ils prirent la route et foncèrent à vive allure afin de ne pas mourir. Tout à coup, le Unlightman surgit devant eux : Robin dit : « Fonce Marcus, ne t'arrête pas, fonce-lui dessus! »

Les deux hommes roulèrent toute la nuit, puis épuisés, ils s'allongèrent pour dormir. Robin se réveilla dans son lit et il entendit : « tu as fait un mauvais rêve Robin? » Robin, intrigué par le son étouffé de la voix, se retourna et vit le Unlightman couché dans son lit.

Élève : **Jean-Marc St-Laurent**

CFGa de la Baie-James (Chibougamau), CS de la Baie-James

Enseignante : Chantale Jean, SEUAT

7. La guitare

Lorsque j'étais plus jeune, je rêvais d'avoir une guitare. Lors des jours de congés scolaires, j'allais chez ma grand-mère et dans la cave il y en avait une: la première que ma grand-mère avait achetée à mon oncle. À chaque fois que je descendais au sous-sol, je m'amusais avec l'instrument. J'avais beaucoup de plaisir à découvrir par moi-même tous les sons que ce dernier pouvait fournir. Un jour, un de mes amis en a reçu une à Noël. À l'instant où j'ai eu la chance de l'essayer, ce fut le coup de foudre.

Lorsque je suis rentré à la maison, j'ai dit à mes parents que je voulais une guitare, mais ils hésitaient, car ils se demandaient si j'allais jouer pour de vrai. Pendant ce temps, il y avait un gars du nom de Sonny Caouette qui avait du succès dans les environs. Le voir jouer me captivait énormément, car à 13 ans, il était déjà un maître dans l'art et il avait une très bonne maîtrise de l'instrument.

J'attendis une année entière avant de recevoir ma première guitare. Je m'en souviens comme si c'était hier, c'était le cadeau de Noël si attendu. Mes parents m'avaient enfin offert ma guitare! C'était il y a sept ans. Le lendemain, mon oncle m'a appris mes deux premiers accords. Je me suis amusé pendant plusieurs jours et plusieurs heures avec seulement ces deux derniers. J'étais fier de pouvoir découvrir de nouveaux sons. C'est le 9 janvier 2006, alors âgé de 13 ans, que j'ai commencé mes cours de guitare avec un certain Ken Baillie (avec qui j'entretiens toujours une relation). Il m'a enseigné les accords et les rythmes. Ces leçons ont duré environ un an et demi, juste assez pour continuer à apprendre de manière autodidacte.

Avec le temps, j'ai développé un plus grand intérêt pour la musique. De temps en temps, je demandais à Sonny quelques conseils et, peu à peu, nous sommes devenus de bons amis. Au fil du temps, l'amitié, les cours de guitare et les pratiques passionnées, tout ça m'a permis de monter sur les planches, à 16 ans. J'y ai interprété trois pièces avec le duo musical *2Frères* (duo formé de Sonny et de son frère Érik) (www.2freresmusique.com). Cet événement s'est déroulé lors de la St-Jean Baptiste à Chapais, au Festival du doré Baie-James, en 2010. J'aurais cru que je serais nerveux d'être devant tant de gens, mais ce fut le contraire. C'était au-delà de mes espérances. Et, ce fut malheureusement trop court. J'aurais aimé demeurer sur la scène davantage parce que c'était for plaisant! Après avoir vécu une telle expérience, ça m'a donné le goût de retenter l'exploit à une autre occasion.

En réalité, j'aimerais faire carrière en musique. Ce spectacle m'a permis de vivre quelques instants dans un monde de *show business*. De plus, je pense que lorsqu'on joue d'un instrument assez longtemps, on a l'impression de le contrôler : il devient en quelque sorte une extension de vous-même. Il s'adapte à vous et vous vous adaptez à lui. C'est un outil de travail qu'utilise un artiste pour exprimer les plus profonds de ses sentiments. Pour l'instant, je fais tout ce que je peux pour en profiter, car sans ma guitare, je ne peux faire de musique. Pour moi elle est très importante dans ma vie : je sais que c'est la seule passion qui ne me laissera jamais tomber.

Élève : **Dominic Deshaies**

CFGA de la Baie-James (Chibougamau), CS de la Baie-James

Enseignante : Chantale Jean, SEUAT

8. Le Nouveau Monde

Depuis « l'accident », tout le monde a changé...

La violence est omniprésente et les humains s'entretuent pour pouvoir manger. Moi, j'ai choisi de rester dans l'ombre, cette guerre m'a tout enlevé alors je ne veux pas y participer. J'ai décidé de me contenter des restants laissés derrière lors des attaques, certaines plus fructueuses que d'autres bien évidemment. Dans ce monde, où maintenant, le « chacun pour soi » prédomine, j'ai choisi de m'allier avec la nuit et ses ruelles sombres.

Visuellement, le monde n'a pas changé tant que ça. Les immeubles tiennent toujours et l'électricité revient de temps en temps. Les survivants ont allumé des feux un peu partout pour se réchauffer pendant les pannes et beaucoup de graffitis indiquent où il y a encore de l'eau potable. Certains dévoilent aussi les anciens refuges, montés après l'accident, malheureusement ceux-ci ont dû être abandonnés après que l'armée gouvernementale les ait saisis, vidés tous les vivres et les ait abandonnés à nouveau. Quand ils arrivaient, vous n'aviez que deux choix, premièrement, les suivre et vous soumettre à leur régime sans jamais les questionner. La deuxième option n'en était pas vraiment une, ils vous tabassaient simplement sans aucune retenue et vous abandonnaient là en vous considérant désormais comme un ennemi.

Soudainement... un cri, pas très loin... une attaque, c'est sûr! Il y a des jours que je n'ai pas mangé, je ne peux pas me permettre de manquer ça! Je m'approche discrètement en restant dans l'ombre. J'aperçois trois membres de l'armée gouvernementale, tabasser un jeune rebelle gisant sur le sol, avant de le dépouiller et se sauver. Un long malaise m'envahit lorsque l'homme crie son agonie à tue-tête... J'aimerais tant pouvoir faire quelque chose, mais je sais que c'est peut-être un piège. Je ne peux me permettre aucune imprudence vu que les deux camps veulent ma peau!

Ses cris s'essouffent et bientôt on entend que sa respiration lourde qui s'affaiblit. Je décide de m'approcher très prudemment. L'homme a plusieurs blessures graves et évidentes... Il va mourir, c'est certain. Il ne se rend compte de ma présence que lorsque je suis à quelques pas de lui. « S'il vous plait, Mademoiselle, aidez-moi. Des gens ont besoin que je retourne à mon campement » me supplie-t-il. Le pauvre ne comprend même pas qu'il ne lui reste à peine que quelques minutes à vivre. Je sors de l'ombre et m'installe à ses côtés. Son corps se raidit et son visage grimace de peur à la vue du mien. Je ne lui en veux pas... mon visage et tout mon corps portent les ravages de ce maudit « accident ».

«Oh non... Pas comme ça! NON!»

Je dois mettre fin à ses souffrances... la gorge est toujours le moyen le plus rapide...

« NON! Au secours, *HELP!* »

J'enfonce mes dents dans sa gorge et en déloge le plus gros morceau de chair possible. Le fait que ce soit si bon me dégoûte à chaque fois. Le pauvre homme essaie de crier à l'aide et me dénoncer.

« Zombleurgh, au secours argh... »

Tout ce qu'on entend, c'est les éclaboussements de sang que fait sa gorge.

« ... oui, «Zombie», tu as bien raison, je suis une des dernières... »

Comme je l'ai dit avant... tout le monde fait de son mieux pour « survivre » à ce Nouveau Monde.

Élève : **Sébastien Beudet**

CFGA La Concorde (Senneterre), CS de L'Or-et-des-Bois

Enseignante : Karine Brochu, SEUAT

9. L'incendie

L'histoire s'est passée un sombre soir du mois de décembre 1998. J'étais dans ma chambre, je faisais mes devoirs en toute quiétude. Mes parents étaient dans la cuisine juste à côté d'où j'étais. Une odeur âcre de cigarette traversa mes narines et me renversa le cœur. J'ai décidé donc de fermer la porte pour empêcher la boucane de circuler dans ma gigantesque chambre. À peine j'avais fini mon dernier devoir, qu'une fumée grise, épaisse, passa en dessous de ma porte jusqu'à me chatouiller la gorge. Elle me fit tousser à ne plus en finir. Je sortis pour inspecter ce qui se passait... Je me réveillais étendu sur une couverture, par terre. Cela faisait déjà longtemps que j'étais étendu sur le sol. Je regardai à ma droite et j'aperçus ma maison qui n'en était plus une désormais. Elle ne ressemblait maintenant qu'à un vieux taudis abandonné. J'étais encore étourdi quand le pompier me dit : «Je vais t'emmener à l'hôpital, ils vont bien s'occuper de toi!». Dans le regard désolé de mon sauveteur, j'ai compris que mes parents n'avaient pas survécu à cet horrible incendie. Pour moi tout était de ma faute. Si je n'avais pas fermé ma porte, j'aurais eu le temps de les sauver. J'avais presque honte de survivre!

Quelques jours plus tard, je me retrouvai chez une famille d'accueil. Une dame d'environ 30 ans, portant une chemise fleurie et une jupe longue noire me dit d'un air sévère : «Je me nomme madame Joe. Tu vas sûrement rester sous ma tutelle longtemps, donc je vais te demander dès aujourd'hui d'aller chercher un emploi. Je ne vais pas payer pour toutes tes dépenses. » Extrêmement effrayé par tout ce qui m'attendait, je sortis de la maison et marchai en direction de la ville. Une question me traversa l'esprit et me tourmenta la tête : Qui voudrait bien engager un jeune garçon inexpérimenté de 15 ans et orphelin de surcroît ? Je m'arrêtai à tous les endroits en recherche d'employeurs. Les heures avancèrent tellement vite qu'il était 21h00 quand je pris un instant pour demander l'heure. J'étais épuisé, j'avais froid et mes entrailles criaient famine. Il devrait bien y avoir du travail pour moi, dans la grande ville de Sherbrooke. J'étais au bout du désespoir quand j'aperçus une modeste « poissonnerie » au bout du chemin. Elle était pour moi mon dernier recours. Je passai la petite porte et un grand monsieur, habillé tout en blanc avec d'énormes yeux me fixa.

-Avez-vous besoin d'un petit garçon comme moi, sans aucune expérience? Lui dis-je.
-Bien sûr... J'ai du travail pour toi! répondit l'homme.

Heureux d'avoir trouvé un emploi je le remerciai et lui demandai quand j'allais commencer.
-Dès l'aube! Est-ce que cela te va?
-Certainement, répondis-je

Il me montra comment couper le poisson et me dit que j'avais deux caisses de poissons à faire avant 5 heures. Il était 1 heure quand je touchai mon premier poisson, j'avais une sensation froide et humide. Je n'aimais pas beaucoup le poisson, même que je n'avais jamais goûté, je décidai donc de prendre un petit morceau.

-BEURK! Criaï-je.
J'entendis des pas approcher, c'était le monsieur et il me dit : est-ce que ça va bien?
Je lui fis signe que oui et il aperçut le morceau dans ma main. Il commença à ricaner.

-Viens, je vais te faire goûter du bon poisson cuit! Dit-il avec son même grand sourire. Le poisson, ce n'est pas mauvais. Après avoir dégusté les délicieux fruits de mer, il me demanda pourquoi je voulais travailler. Je lui racontai toute ma triste histoire et c'est à cette instant qu'il dit : «J'ai toujours rêvé d'avoir un garçon, voudrais-tu devenir mon filleul ?»
-Oui, répondis-je sans hésitation, en tombant dans ses bras.

Élève : **Jessica Neveu**

CFGA Le Trait-d'union (Malartic), CS de L'Or-et-des-Bois

Enseignante : Dahbia Merakeb, SEUAT

10. MON PÈRE, MON HÉROS

Notre père a toujours été le guide de la famille. Un homme qui, malgré l'absence de notre mère, a su concilier son rôle de père, de mère et de pourvoyeur. Il a fait des erreurs, mais quel parent est parfait ? Je me rappelle, mon tout premier jour d'école .Il avait tenté de me coiffer, comme toute bonne mère l'aurait fait à sa fille, pour la rentrée scolaire .Un élastique ici, un là! Il avait créé une œuvre d'art dans mes longs cheveux blonds. Pour moi c'était la plus belle coiffure, parce que c'était papa qui l'avait faite. J'avais vite déchanté, lorsque j'ai vu les yeux de mon enseignante s'arrondir. Je me rappelle aussi que mon professeur avait mis vingt minutes à m'enlever toutes les pinces de mes longs cheveux. Il n'était pas parfait, mais à mes yeux, c'était le meilleur papa au monde.

Un jour, toute notre vie a été secouée tel un tremblement de terre de magnitude dix. Un beau matin, je dormais paisiblement dans mon petit lit de princesse beaucoup trop petit et passé de mode pour une « grande fille » de neuf ans, mais que papa m'avait offert pour me faire plaisir. J'ai soudain été réveillée par un cri de sirène... une ambulance! Je n'eus que le temps de voir mon père allongé sur une civière et ma belle-mère pleurer, que tous étaient partis, me laissant sur avec mes angoisses. Le lendemain, j'appris que mon héros avait été transféré à l'hôpital juif de Montréal en avion ambulance. Il avait fait une hémorragie au cerveau causé par une rupture d'anévrisme. Mon père serait donc opéré, dans la journée. Les médecins ne pouvaient donner de pronostic, que quarante-huit heures après l'intervention.

Quand les 48 heures fatidiques de stress et d'appréhension furent passées, les neurologues n'eurent pas grand-chose de nouveau .Seul le temps pouvait faire changer son état. Nous n'avions d'autre choix que de croire en mon père, en sa force extraordinaire. Durant sa longue convalescence, mon cœur de petite fille fut mis à dure épreuve. Il était dans les années soixante-dix, il ne nous reconnaissait plus et il cherchait ma mère. Pauvre papa, il ne se rappelait pas qu'elle était partie cinq ans auparavant avec un autre homme nous laissant seuls moi, mon frère et mon père. Bizarrement, j'aimais l'entendre parler de ses jeunes et belles années. Il parlait de ma mère comme je ne l'avais jamais entendu parler. Ça ne durait qu'un court moment dans la journée, puis il devenait agressif. Il croyait que nous l'avions attaché au lit, alors que c'était lui qui était paralysé du côté gauche. Je voyais mon père comme jamais je ne l'avait vu... il n'était plus en contrôle.

Les trois semaines passées à l'hôpital juif furent un grand tourbillon d'émotions pour notre famille. Nous avons appris que la famille était très importante et en qui nous pourrions toujours compter. On a aussi été épaté par la grande force de notre père qui n'a jamais baissé les bras. Peu à peu, il est redevenu l'homme qu'il était avant l'incident. La vie a repris son cours normal, mais jamais nous n'oublierons que la vie ne tient qu'à un fil et qu'il faut profiter de chaque moment avec ceux que l'on aime.

À travers la lettre de Kasara, je te fais ces aveux, papa : «Tu me redonnes mes ailes lorsque ma vie est souvent trop superficielle. Sans la spiritualité que tu m'as apportée, je serais perdue, sans bouée, traumatisée par les limitations de l'être humain lorsqu'il véhicule la difficulté au quotidien. J'aurais pris le mauvais chemin si tu ne m'avais pas tenue par la main et, depuis, chaque jour, je m'efforce de te montrer pourquoi tu as raison d'avoir foi en moi... Tu sais, papa, tu es en quelque sorte la plus belle partie de moi...Tu es le meilleur exemple qui soit, si tu savais ô combien j'aimerais te ressembler, papa... J'y arriverai un jour, sans cesser de m'améliorer. Tu m'as bâtie, construite pour être forte, je n'ai pas peur de travailler, de me questionner, de tout recommencer... (kasara)».

Élève : **Marie-Ève Bordeleau**

CFGA Le Trait-d'union (Malartic), CS de L'Or-et-des-Bois

Enseignante : Dahbia Merakeb, SEUAT

11. Témoignage

À 16 ans, ce qu'on a tous ou à peu près hâte d'avoir... C'est d'avoir 18 ans pour aller au bar et avoir un char. Ces deux énoncés sont pour qu'on soit plus <libre> de faire ce qu'on veut. Mais souvent on ne pense pas vraiment aux autres choses comme : les paiements, le travail et autres choses...

J'ai écrit ce texte pour témoigner ce que j'ai vécu et de ce que je ressens maintenant. À 16 ans, j'étais exactement comme ce que je viens de décrire. Je rentrais aux adultes pour finir mon secondaire. Je rencontrais des jeunes d'à peu près 16 à 19 ans. Certains que je connaissais déjà. On était tous des connaissances différentes pour chacun. Certains depuis un bon moment mais qu'au secondaire nous n'étions pas ensemble. Grâce à ceci, cela a été plus facile de mieux se connaître. C'était la première fois, depuis un bon moment, que j'étais dans une gang où je me sentais vraiment respecté à ma juste valeur.

Dans ces âges-là, il y a souvent des changements, dans plusieurs aspects ou domaines. J'avais et j'ai encore la peur qu'on se perde de vue à cause de plusieurs affaires. Puisqu'on était tous aux <adultes>, je les voyais à toutes les semaines. Mais au plus profond de moi, je savais que ça ne durerait pas éternellement. C'est sûr que ça ne pouvait pas durer. Parce qu'après le parcours est différent pour chacun. J'ai eu deux des choses que j'ai voulu à 16 ans, seulement à 18 ans. La première, est d'avoir le droit de rentrer dans les bars. La deuxième, c'est d'avoir mon permis. J'ai 20 ans et la dernière fois que j'ai été veiller au bar, c'est il y a presque 2 ans. Tout ça pour dire que ça donnait pas grand chose d'avoir si hâte. En plus, ça fais qu'un an que je peux vraiment me servir de mon permis, car ça ne fait qu'un an que j'ai une auto.

À 16 ans, je n'avais rien à payer à part mes cahiers d'école et mes cartes de minutes. J'ai maintenant plein de choses à penser. J'aimerais m'acheter et faire plein d'affaires, mais je ne peux pas, car l'argent faut que je le garde... Chaque fois que je vois quelqu'un faire une affaire que j'aurais voulu faire. Mais que lui peut le faire sans problème, sans avoir peur de risquer de manquer d'argent...

À ce moment-là, je me dis : <<Pourquoi lui, y'est capable et peut le faire sans problème? >>. Dans ce temps-là, quand ça arrive, ça me fait chier. Sinon mis à part aux causes d'argent, d'autres évènements peuvent empêcher des plans de se réaliser. Quand j'avais 17 ans, j'ai partagé ma vie avec une personne pendant presque 1 an pour finir en queue de poisson.... Ça faisait 1 mois qu'elle parlait d'un autre gars dans mon dos et tout le monde dans mon entourage le savait. C'est ma meilleure amie qui me l'a dit, lorsqu'elle a su.

Les plans de m'en aller en appartement se sont gâchés. Pour aller dans les bars, on pourrait dire que c'était pour me défouler. C'est sûr que j'ai eu du plaisir, mais une bonne partie de l'argent que j'avais ramassé, je l'ai dépensé.

J'ai eu du beau temps, mais autre chose dans tout ça. Car à travers ces soirées, j'ai eu deux petites aventures, qui ont été plaisant sur le coup, mais qu'après j'ai eu du mal. Elles se sont passées avec deux de mes amies. L'une s'est passée alors qu'on était vulnérable. C'était ma meilleure amie, son chum venait de la laisser après deux ans de vie amoureuse. Deux semaines avant, elle arrivait d'un voyage organisé. En partant tout allait bien mais à son retour, son chum lui a dit qu'il en aimait une autre.

Durant cette fin de soirée, on se consolait mutuellement. Je lui ai dit ce que je ressentais pour elle sans que ce soit réellement mon intention. Je ne voulais pas, car ce n'était pas le bon moment. Elle n'a pas été choquée. Je crois que de la manière que je l'ai dit, elle ne l'a pas pris comme une déclaration. Après ça, d'autres gestes ont suivis. Le lendemain, c'était vraiment flou, tellement que je croyais avoir rêvé.

Plus tard, je lui ai demandé si ça s'était vraiment passé. Elle m'a confirmée que oui mais qu'elle préférerait ne pas aller plus loin car elle m'aimait trop comme meilleur ami. La réponse a été pénible à digérer les deux premières semaines. Mais je m'en suis remis rapidement, je préférerais de loin l'avoir en meilleure amie que de la perdre.

Une semaine après, une fille que je croyais être mon amie a joué avec mes sentiments. Elle m'a fait croire qu'elle m'aimait pour avoir du sexe. Quand elle l'a eu, j'ai poireauté un mois avant d'avoir une réponse genre : <<Y'en a un autre qui m'a dit qui m'aimait et je ne sais pas quoi faire>>. Après, j'ai eu une grosse déprime d'où j'ai écrit ce texte : <<Le temps est long, d'un côté on voudrait que passe vite et d'un autre on ne veut pas trop de peur de manquer quelque chose alors on fait avec... Même si ça fait mal et que de jour en jour on a l'impression que ça empire. Y a une chanson qui dit que : <<Le cœur devient moins lourd. Quand on est en amour >>.C'est vrai, mais quand tu ne sais pas trop s'qui s'passe ou s'que ça va donner... Bien ton cœur tu le sens puis pas à peu près [...]>> Dans la vie, il y a des hauts et des bas. À travers ça, j'ai connu une fille par hasard, ici, dans ma ville natale. Et maintenant, depuis 1 an et 8 mois je suis heureux. À 20 ans, je me dis que ces expériences, les bonnes comme les moins bonnes, m'ont renforcé et permis de découvrir qui je suis réellement.

Je sais maintenant que je suis quelqu'un de sensible, qui aime être entouré de ses amis. Que je ne suis pas fait pour des aventures d'un soir. Que je ferai tout pour que celle que j'aime soit heureuse. Que je me fais des amis facilement même si je pense le contraire. En réalité, j'ai juste l'impression de remplacer ceux que j'ai déjà. C'est donc comme ça, que je suis.

Élève : **Mario Dessureault**

CFGA Le Retour (La Sarre), CS du Lac-Abitibi

Enseignante : Chantal Dostaler, SEUAT

12. Tunnel sans fond

Depuis quelques années, je sens ma vie devenir un enfer. Je m'appelle Aby Lee Armstrong, j'ai eu dix-sept ans il y a déjà deux jours et nous sommes à deux mois de Noël. Ma mère me manque beaucoup, j'espère qu'elle ne voit pas toute ma douleur de son nuage. J'aimerais tellement la rentre fière. J'habite dans le nord de Montréal avec mon beau-père, la seule personne qui reste à ma vie. Il n'est pas toujours correct, mais je ne peux pas lui en vouloir, car après tout, il ne me connaît presque pas. Mon cellulaire vibre, Kassy veut que je la rencontre au café du coin pour onze heures.

Ma montre indiquait dix heures et quart quand j'aperçus une grande ombre derrière moi. J'étais seule sur le trottoir glacé quand j'entendis des pas lourds s'approcher de moi. Un grand homme vêtu d'un long manteau noir me fixait d'un regard colérique.

J'ai le cœur qui fait les quatre cents coups. Cet homme d'allure louche me suit pas à pas comme une gomme collée à mes semelles. Il y a très peu de lumière dans la rue que j'emprunte et je remarque du coin de l'œil que ce grand personnage tente d'attraper mon sac à dos. La peur est maintenant ma meilleure amie et sur l'adrénaline, je cours plus vite que mon ombre.

Malheureusement, ce montre mesure dans les six pieds et je n'ai même pas eu le temps de faire deux pas qu'il m'empoigne par les cheveux. Je tombe direct sur le dos et je sens une douleur électrisante le long de ma colonne vertébrale. Je ne comprends pas ce qui se passe, pourquoi suis-je par terre? Cette question n'est que secondaire, car ma priorité est qu'on vienne à mon secours. Quand je trouve le courage de crier, cette bête met sa grosse main devant ma bouche et me chuchote de garder le silence absolu. Sa main a une odeur épouvantable, une odeur de tabac comme dix fumeurs dans la même pièce.

Mon agresseur me traîne de force dans un tunnel noir, plus noir que la noirceur totale. Le vent froid du mois de novembre embrasse mon corps nu tandis que je le supplie de me laisser partir. Il est décidé à passer à l'acte et il penche son corps squelettique sur le mien. Son souffle chaud et humide frappe mon petit souffle coupé. Soudain, mon cellulaire sonne, c'est sûrement Kassy qui m'attend. Je tente de l'atteindre avec le peu de force qui me reste, mais LUI ne veut pas gâcher son plaisir et il décide de m'étrangler.

Je vois mon propre corps sur le sol glacé, il est bleu et inerte. Maman est à mes côtés et elle me sourit, me rassure. Il est cinq heures du matin lorsqu'une police retrouve mon petit corps dans le tunnel sans fond.

Élève : **Daphnée Montambault**

Centre l'Horizon (Val-d'Or), CS de L'Or-et-des-Bois

Enseignante : Lucie Arseneault, SEUAT

13. Une enfance fantastique

J'ai probablement eu la pire enfance que l'on puisse imaginer. Juste pour vous donner une de cette enfance, veuillez noter que ma mère, la supposément douce Tania, est morte suite à des complications à l'accouchement. Donc, moi, Alm Aerith, me suis retrouvé sous la tutelle de mon père et du groupe qu'il dirigeait. Pour ceux qui voudraient le croire, le groupe n'était pas composé de parangon de la vertu, au contraire. Mon père, par le billet de son groupe, contrôlait tout ce qui se déroulait en ville. Pas même le maire avait autant de pouvoir que lui. En quoi cela rend-t-il mon enfance difficile ? Écoutez.

Pour commencer, je n'ai jamais connu le vrai nom de mon père. D'ailleurs, je crois que je peux compter le nombre de fois que je l'ai vu sur mes doigts de pieds. Alors que je n'avais même pas un an, il me confia à un certain Ike. Il avait comme mission de m'entraîner au niveau de mon père. La partie connaissance, bien que plus rare, était plus douce. La partie pratique, elle, était pour le moins plus risquée. Me mettre devant un arbre avec mon repas accroché au sommet : il l'a fait. M'abandonner dans la forêt pour m'apprendre la survie : encore, il l'a fait. Je ne vous parlerai pas de comment j'ai appris à me défendre. En bref, ce traitement fut les douze premières années de ma vie.

C'est à treize ans, étonnement, que ma vie prit un virage dangereux. Certains des hommes proches de mon père commençaient à me jalouser. Un jour, un alla trop loin et... je vous épargne le reste. À ce moment précis, les autres, ayant remarqué la disparition de Vic (mon agresseur), voulurent me rendre la pareille. Grâce au seul être humain que j'écoute et respecte encore aujourd'hui, Elib est son nom, alchimiste de dix-neuf ans à l'époque, je pus rester dans les environs pendant quelques mois tout en restant en relative sécurité.

Après presque un an de préparation, je quittai cette ville avec l'objectif de ne plus revenir. Voilà le portrait : un jeune homme de quatorze ans se retrouve laissé à lui-même dans l'immensité de la nature avec comme seules armes, son esprit et son entraînement. J'ai donc passé quelques semaines parmi les plus tranquilles de ma courte vie. C'était à peu près la même chose que le reste de ma vie, mais sans la menace constante venant d'Ike et les autres. Je ne dis pas que ma vie était rose. Je dus chasser des animaux dangereux avec le matériel que je trouvais sur les lieux, c'est-à-dire du bois et des pierres. J'ignore exactement combien de temps j'ai vécu ainsi.

Je peux dire que seulement quelques mois plus tard, le frère Mathieu me découvrit un matin où je dormais encore. Comme j'étais encore jeune, il prit pitié de moi et décida de m'héberger dans le monastère de Chanceau. Chanceau était et est toujours une petite ville à seulement une semaine de marche de ma ville natale. C'était malheureusement aussi loin que je pouvais aller avant de tomber dans les territoires sauvages ou la mer. Comme je disais, j'ai été hébergé pendant plusieurs années. Les frères se servaient de moi pour faire les tâches de finesse et dextérité, nettoyer les toits par exemple. La seule partie qui me déplaisait était de devoir méditer plusieurs heures par jour. Cette vie fut tellement simple que j'eus même de la difficulté à garder ma forme physique. Je devais m'entraîner en cachette.

Alors que je devais approcher 20 ans, Shamotal, un vieux noble respectable du sud, alors en visite, me vit faire mes cabrioles pour garder la forme pendant que je travaillais. Il a insisté pour me voir en privé. Il disait avoir vu du potentiel en moi et qu'il croyait avoir quelque chose à ma hauteur. Effectivement, il voulait former une troupe d'élite qui avait pour but, pas de garder l'ordre, mais de faire régner la justice. Cela consistait parfois à faire tomber ceux qui abusent des lois. J'ai évidemment accepté avec mon père en tête.

Maintenant, deux ans plus tard, je me tiens toujours ici et le groupe est composé de dix fantastiques personnes donc Shamotal, Elib et moi, Alm Aerith.

Élève : **Thomas Labbé**

Centre l'Horizon (Val-d'Or), CS de L'Or-et-des-Bois

Enseignante : Véronique Morasse, SEUAT

14. Une enfance saccagée

C'était un beau matin, un matin subliminal où l'automne multicolore s'étendait dans les tons de safran, d'orange, de rouge et de jaune. Ma grande sœur et moi, nous nous préparions pour aller à l'école. Pendant le petit déjeuner, ma sœur me dit : « Pourquoi la petite n'est pas réveillée? » Alors je fis ni un ni deux et monta voir la petite à l'étage.

Rendue dans sa chambre, je constatai qu'elle ne dormait plus, je lui dis : « Aller! Lève-toi de ton lit. » Elle se mit à pleurer et à essayer de bouger pour se lever, mais sans succès. Je criai à mes parents que la petite pleurait et qu'elle n'était pas capable de se lever. » Mes parents arrivèrent en courant et constatèrent que ma petite sœur n'allait pas bien du tout, elle avait un teint verdâtre. Ils décidèrent de prendre la direction de l'hôpital de Dolbeau-Mistassini, pendant que ma grande sœur et moi partions à l'école.

À l'hôpital, le médecin décida de faire passer une batterie de tests. Après plusieurs heures d'attente, de pleurs et de souffrance, le médecin arriva avec les résultats et dit à mes parents : « Votre fille a une mononucléose et une hépatite sévère et il n'y avait rien à faire. Retournez à la maison, avec le temps, elle s'en remettra. » Mes parents étaient mécontents, parce qu'il n'y avait aucune prescription, ni médicament. Une semaine plus tard, ma petite sœur était terriblement malade. Mes parents reprirent la direction de l'hôpital. Ma sœur repassa une série de tests, mais c'était toujours le même résultat, tandis que les médecins disaient qu'il n'y avait rien à faire, que le temps allait arranger les choses.

Ma mère en colère s'objecta au médecin en disant : « Ma fille, ne mange plus, ne boit plus, n'urine plus. Elle fait de la température et est verte. Vous trouvez ça normal vous? » Elle ajouta sur air décidé qu'elle ne sortira pas de l'hôpital temps qu'elle n'aura pas un diagnostic rassurant. Le médecin décida donc de la transférer à l'hôpital de Chicoutimi en pédiatrie. Mes parents soulagés se dirent qu'elle sera en bonnes mains. Rendue sur les lieux, la cadette rencontra le spécialiste Dr. Larochelle. Il la sculpa de la tête au pied et constata qu'elle était mal en point, s'ensuivit encore des examens.

Après une hospitalisation d'une semaine, le médecin trouva ce qu'elle avait. Le Dr. Larochelle rencontra mes parents : « Alors, dit-il, votre petite fille est très malade. Vous avez bien fait de venir immédiatement, car deux jours plus tard elle serait morte. » Mon père et ma mère éclatèrent en sanglots : ils s'en voulaient de ne pas être venus avant. Le médecin poursuivit : « Votre fille a tellement le foie enflé, qu'il aurait éclaté sous peu : elle a bel et bien une mononucléose et une hépatite sévère, mais nous avons trouvé une maladie, que je n'ai jamais vue et traitée en 40 ans de carrière. » C'est à moment-là qu'il prononça son verdict : elle était atteinte d'arthrite-juvénile-inflammatoire-poly-articulaire. Une maladie qui touchait toutes les articulations de son corps. De plus, c'était très douloureux.

Mes parents étaient terriblement secoués de cette nouvelle. L'hôpital la garda pour un temps indéterminé afin de lui procurer la bonne médication. L'équipe médicale essaya plusieurs médicaments pour en trouver quelques-uns qui la soulagerait. Elle avait des injections au postérieur, de la physiothérapie, de l'ergothérapie et des prises de sang chaque semaine. De plus, elle devait porter des orthèses aux bras et aux jambes la nuit. À tous les jours, il fallait l'habiller, car elle était incapable de se pencher. Ses articulations, ses jointures, ses genoux, ses chevilles et ses poignets ne fonctionnaient qu'à moitié.

À l'école, elle n'était pas capable de tenir un crayon, il lui avait confectionné une orthèse afin qu'elle puisse y glisser son crayon à l'intérieur.

Ses rendez-vous demeuraient fréquents à l'hôpital Sainte-Justine de Montréal. Ma grande sœur et moi allions à l'école. Mon père travaillait. On s'arrangeait... Le moral en prenant un coup : ma mère s'épuisait, ma petite sœur désespérait. Les Noël défilaient dans la solitude. Ma petite sœur brillait par son absence.

Les années passèrent et avec elles, son lot de visites annuelles. Son bilan de santé était rassurant : son cas n'empirait pas. Ça a duré 6 ans.

Vers l'âge de 10-11 ans, elle allait de moins en moins visiter son médecin. Elle était stable avec sa médication. La physiothérapie continua pendant trois ans. À 14 ans, elle retourna à son rendez-vous et repassa des examens. Les nouvelles étaient encourageantes; la maladie disparaissait. Elle s'est même atténuée avec le temps. Dr. Larochelle était fier de lui. Ma sœur était son premier cas, celui d'une petite fille gravement malade et atteint d'une maladie qu'il n'avait jamais vue. Il l'appela son « petit miracle ».

Il expliqua à mes parents que c'était une maladie juvénile, qu'il y avait possibilité qu'elle disparaisse à l'adolescence. Nous étions très heureux de cette bonne nouvelle! Ma petite sœur était tellement énervée à l'idée de pouvoir faire les choses dont elle avait été privée. C'était une délivrance pour elle certes, mais pour nous aussi!

Aujourd'hui, elle a donné naissance à un beau garçon en santé. Elle confectionne des magnifiques bijoux. De plus, elle peint et dessine incroyablement bien. Outre, ces activités artistiques, elle est retournée aux études, en coiffure. Je suis fière de ma petite sœur!

Élève : **Isabelle Boivin**

CFGA de la Baie-James (Chibougamau), CS de la Baie-James

Enseignante : Chantale Jean, SEUAT

15. Une soirée presque meurtrière

Tout commença par une belle soirée d'automne. J'étais partie à une soirée d'Halloween chez ma meilleure amie. Marianne, ma mère était seule à la maison. Elle distribuerait des bonbons aux petits enfants qui sonneraient bientôt à la porte. Je n'avais surtout pas envie de rester là à voir défiler ces petits monstres et à essayer de deviner qui c'était. Non, j'étais passée à autre chose avec mes 17 ans. Quelques heures plus tard, après la visite des Batman, Spider Man et Godilla, ma mère qui était dans sa chambre à coucher comme d'habitude à cette heure-là, eu une petite fringale. Sans doute, me raconta-t-elle plus tard, que c'était dû à toute la distribution des friandises. Bon nombre d'enfants s'étaient présentés ce soir-là. Alors, elle descendit dans la cuisine pour ce faire des rôties au fromage fondu avec un bon grand verre de lait chaud. Elle décida aussi de s'installer devant la télévision pour manger.

Il se faisait très tard, quand tout à coup on sonna à la porte. Elle pensa : « c'est sûrement Sophie qui a oublié sa clef ». Il s'agissait de moi. Marianne ouvrit la porte et s'aperçut très vite que ce n'était pas sa fille. C'était un grand homme déguisé d'un masque effrayant. Ma mère, terrifiée, en le voyant sursauta, puis se calma et lui demanda : « Que voulez-vous ? ». Il lui répondit d'une voix roque et méchante : « Vous ! » Tout en sortant son gros couteau pointu et bien affilé de son grand manteau. Ma mère prit la fuite en direction des escaliers ce qui la conduisit à l'étage du haut. Rendue à l'étage, elle se dépêcha à se trouver une cachette pour ne pas se faire tuer. Marianne se cacha en-dessous de son lit (comme font les petites filles dans les films), morte de peur. L'homme masqué la chercha sur tout l'étage sans la voir, jusqu'à ce qu'il aperçoive un pied dépasser d'en-dessous d'un lit. Alors il se cacha derrière la porte de la chambre pour ne pas se faire voir quand Marianne sortirait. Ma mère attendit : un long moment sans bruit, elle sortit d'en dessous du lit et courut.

L'agresseur, caché, bondit sur Marianne et la poignarda à plusieurs reprises. Le tueur partit le couteau dégoulinant de sang. Vers trois heures du matin, je rentrai chez moi. La porte qui était demeurée ouverte m' alarma. Je poussai la porte et remarquai des gouttes rouges sur le tapis. Je suivis les gouttelettes qui m'amènèrent à l'étage supérieur. Je continuai jusqu'à la chambre de ma mère où je fis la découverte de celle-ci gisant sur son lit. Je criai de peur et courut appeler les policiers lesquels arrivèrent quelques minutes plus tard. Par chance ma mère respirait encore, mais avec beaucoup de difficulté. Les policiers appelèrent l'ambulance. À l'hôpital, les médecins prirent soin de ma mère.

Après quelques semaines, ma mère fut rétablie. Les policiers lui posèrent des questions sur son agresseur. Il leur fallait portrait robot pour l'arrêter. Les policiers arrivèrent au poste pour faire une analyse du portrait et le comparer. Le tueur était en fait le voisin de chez nous. Il avait fait d'autres tentatives de meurtres comme celle-ci. Les policiers firent irruption chez lui et l'arrêtèrent. Nous étions soulagées d'entendre cette bonne nouvelle. Par contre, nous étions troublées de savoir que c'était notre voisin qui était très gentil avec nous.

Élève : **Camille Naud**

CFGGA de la Baie-James (Chibougamau), CS de la Baie-James

Enseignante : Chantale Jean, SEUAT

16. La princesse aux cheveux rouge feu

Il était une fois, dans un petit village entièrement fait de bonbons, une belle et jeune princesse. Juliette, la fille du roi Jujube, était tellement belle avec ses longs cheveux couleur rouge feu qu'on entendait parler d'elle jusque dans les contrées du roi Chocolat.

Un jour, le vieux roi Chocolat décida qu'il devait se trouver une femme pour permettre à sa famille de garder le trône. Il fit d'abord le tour du village à la recherche de la perle rare, mais toutes les femmes de son village savaient à quel point il était laid et grincheux. Il alla ensuite chercher dans la contrée des Croustilles, mais aucune femme ne voulut de lui. Une idée brillante lui vint ensuite. Il se souvint des ragots qui se murmuraient dans le village à propos d'une jolie princesse à la chevelure flamboyante qui vivait dans le village des Bonbons et il décida que c'était elle qu'il voulait et aucune autre. Par contre, pour avoir la jeune femme convoitée, il lui fallait trouver un jeune chevalier qui serait capable de traverser la forêt enchantée qui séparait les deux villages. Il ne pouvait y aller lui-même pour ne pas effrayer la jeune fille. Il annonça alors dans tout le village un combat de chevaliers ayant comme récompense une fortune incroyable. Plusieurs hommes se présentèrent au château : jeunes, vieux, forts et faibles. Pourtant, un seul se démarqua et c'était le jeune Tristan. Il était fort comme dix et sa blonde chevelure lui donnait l'air d'un ange, mais c'étaient ses yeux bleus indescriptibles qui faisaient fondre toutes les filles.

Malheureusement, le roi donna seulement quatre jours à Tristan pour qu'il lui ramène la princesse aux cheveux rouge feu ; donc il se mit au plus vite en route. À l'intérieur de la forêt enchantée, tout lui semblait calme. Tout à coup, il se retrouva par terre les mains et les pieds attachés devant un minuscule elfe qui le regardait droit dans les yeux. L'elfe lui dit: « Si tu veux passer, tu devras répondre à trois questions. La première est : je suis un homme, je suis une femme. Je ne suis ni un homme ni une femme, alors qui suis-je? »

Le temps passait et Tristan n'avait toujours pas trouvé la réponse quand le soleil se coucha. Il vit alors son ombre et comprit.

- J'ai la réponse, l'elfe, c'est une ombre.
- Exact! La deuxième question maintenant, si je suis demain, je serai hier, qui suis-je?
- Facile! C'est aujourd'hui, car aujourd'hui est le demain d'hier et aujourd'hui sera bientôt hier.
- Bravo jeune homme! Tu peux maintenant te reposer. Je reviendrai demain avec la dernière question.

Tristan lui cria de rester, mais il était déjà trop loin. Le lendemain, l'elfe revint avec la troisième question.

- Comment appelle-t-on un chien sans pattes?

Tristan était découragé et ne trouvait aucune réponse à la question. Il attendit que le temps passe. En fin d'après-midi, la réponse vint à lui quand un petit renard s'approcha.

- Elfe, je sais la réponse : ça ne sert à rien de l'appeler, il ne peut pas venir.
- Bravo, tu peux maintenant partir, car tu as répondu correctement à chacune des questions.

Libre, Tristan se mit à courir sachant que le village des Bonbons n'était plus très loin et qu'il avait perdu suffisamment de temps. Arrivé au village, il trouva facilement le château de bonbons qui se dressait sur une immense colline. Lorsque le roi Jujube vit Tristan, il lui dit que la seule façon de partir avec sa fille serait de remporter un combat contre son meilleur chevalier. Tristan accepta sans

hésitation, car il venait tout juste de gagner contre tous les meilleurs chevaliers du royaume du roi Chocolat. Comme il l'avait prédit, Tristan gagna avec une grande facilité et quitta le château en emmenant Juliette.

Lors du voyage de retour, les deux jeunes gens apprirent à se connaître et Tristan tomba follement amoureux de Juliette. La princesse aux cheveux rouge feu était si douce et gentille et surtout, d'une beauté si extraordinaire qu'il ne put contenir ses sentiments. Juliette, de son côté, tomba également amoureuse, mais ne dit rien : elle savait qu'elle était destinée à un autre homme. Ils durent dormir dans la forêt, car Juliette était très fatiguée. Les deux s'endormirent collés l'un contre l'autre pour se réchauffer, mais chacun de son côté avait une raison secrète...

Le temps était presque écoulé quand ils arrivèrent au château, mais le roi était ravi, car Juliette était encore plus magnifique qu'il l'avait imaginé. Juliette, elle, fut dégoûtée lorsqu'elle vit à quel point le roi était vieux et laid. Elle ne pouvait l'épouser et révéla tout à Tristan. Elle lui dit qu'elle l'aimait et qu'elle ne pouvait pas rester au royaume du roi Chocolat. Tristan étant lui aussi amoureux de Juliette, il la prit par la main et ils s'enfuirent ensemble. Le roi envoya tous ses gardes à leur poursuite. Cependant, lorsqu'ils arrivèrent dans la forêt enchantée, l'elfe ne les laissa pas passer, car ils devaient d'abord répondre à trois questions. Les gardes et le roi décidèrent alors de laisser partir les jeunes gens.

Tristan et Juliette habitèrent ensemble au château du village des Bonbons et lorsque le roi Jujube mourut, Juliette, étant sa seule enfant, hérita du trône en compagnie de Tristan et ils vécurent heureux.

Élève : **Élisa Beauregard**

Centre de formation générale Harricana (Amos), CS de l'Harricana

Enseignant : Rémi Labrecque, SEUAT

Ce recueil est lancé dans le cadre de la Semaine québécoise des adultes en formation, par le Syndicat de l'enseignement de l'Ungava et de l'Abitibi-Témiscamingue (SEUAT), en collaboration avec la Fédération des syndicats de l'enseignement (FSE-CSQ) et la Centrale des syndicats de Québec (CSQ). Il se veut une façon de saluer la détermination des adultes qui ont décidé d'y participer ainsi que de tous ceux et celles qui ont entrepris une démarche de formation. C'est également l'occasion de souligner le travail exceptionnel accompli par les enseignantes et enseignants qui œuvrent quotidiennement à l'éducation des adultes et qui y suscitent le goût d'apprendre.